

Le fardeau postcolonial

On a pu reprocher à Edward Said, l'un des plus éminents représentants de la théorie postcoloniale, de s'être cantonné dans ses livres au traitement des relations coloniales et postcoloniales entre les cultures du « premier » et du « tiers » monde. Selon Clare Cavanagh, la critique postcoloniale contemporaine passe cependant sous silence l'existence de « ce qu'on appelle le Deuxième monde, soit la Russie et des pays qui étaient encore récemment ses satellites en Europe et en Asie ». L'expérience postcoloniale de l'Europe de l'Est n'est pas du tout prise en compte. Pourtant, le sort de la Pologne mérite sa place dans les analyses des cultures postcoloniales. Une meilleure compréhension des complexes coloniaux et postcoloniaux qui la caractérisent pourrait en outre contribuer à purger les relations qu'elle entretient actuellement avec la Russie et permettre la construction d'une nouvelle posture à son égard. Janusz Tazbir s'est récemment penché sur le mythe si durable du dernier rempart de la chrétienté, qui tient une place considérable dans la conscience polonaise, et il est revenu sur les propos amers que Jacques Maritain adressait à Józef Czapki : « Vous estimez que vous êtes le dernier rempart de la chrétienté, et en même temps, vous considérez les Russes comme des sous-hommes, vous éprouvez pour eux le plus profond mépris ». La phrase n'a rien perdu de son actualité.

J'aimerais m'arrêter sur une certaine convergence. Fred Halliday, auteur de *L'islam et le mythe de la confrontation* rappelle qu'il est né et a grandi pour une large mesure en Irlande, dans un pays où, comme il l'écrit « les problèmes politiques et sociaux rejoignent largement ceux du Proche-Orient ». Cette déclaration paraît au premier abord surprenante, mais l'affaire se clarifie en cours de route. L'auteur fait lui aussi grief à Said de ne pas percevoir de syndrome colonial en Irlande ou en Europe de l'Est, alors même que l'histoire de l'Irlande en porte toutes les séquelles. Il vaut la peine de revenir sur la description de ces symptômes du postcolonialisme, dont certains rappellent le cas de la Pologne :

- 1) « le rôle à la fois destructeur et créateur d'une domination et d'une occupation étrangères » – on dira simplement que cette ambivalence est moins ressentie en Pologne sur les terres anciennement occupées par la Russie, puisque la présence étrangère y est considérée comme essentiellement destructrice. Il en va tout autrement dans le cas de la Galicie, qui s'intégrait à la monarchie austro-hongroise et, comme nous le savons, a su malgré tout profiter de cette situation.
- 2) « les illusions et les désenchantements du nationalisme » – cette question s'est posée avec une acuité toute particulière au moment de ce qu'on a appelé « la sortie du communisme ». En effet, les États post-communistes sont souvent sujets au nationalisme. Kertesz, dans sa « chronique d'une métamorphose » évoque ainsi la

renaissance, après 1989, du Parti des croix fléchées, un groupe fasciste fondé en Hongrie en 1937. Il décrit des jeunes gens qui défilent sous la bannière de ces « Nilasz » : apparaît à leurs côtés « un vieillard à barbe blanche, un uniforme de gendarme qui tire sur un jaune bilieux, arborant à l'épaule une cocarde aux couleurs nationales, avec une double croix noire au milieu, sur la tête un chapeau de scout, une fleur à boutonnière, des plumes de couleur, des cicatrices ...un Winnetou nationaliste ». Tout se passe comme si l'auteur se trouvait de nouveau confronté aux gens qu'il avait vus se transformer en bourreaux dans les années 1940 : « ils manquent du moindre instinct d'empathie, ils se sont enfermés, ne font plus qu'éliminer, et quand la culture d'une communauté donnée n'est pas en état de se mettre à l'unisson avec la culture universelle, elle regarde sans comprendre le précipice qui s'ouvre sous ses pas, bien que ce précipice se soit ouvert pour elle et pour qu'elle puisse s'y abîmer ». On pourrait dire la même chose de « notre » mouvement de la Jeunesse Polonaise et de sa généalogie qui remonte jusque dans les années 1930.

- 3) « une jonction difficile entre l'indépendance nationale et religieuse d'une part et la démocratie et l'égalité des sexes d'autre part, et les obstacles qui en résultent sur la voie de l'intégration européenne ». Ces difficultés sont évidentes dans notre culture, pour peu qu'on prête attention à son caractère traditionnellement patriarcal et catholique, qui se manifeste dans le primat institutionnellement accordé à l'individu de sexe masculin, « de souche », hétérosexuel.

Notre situation se concrétise dans le fait que nous sommes des Slaves, c'est-à-dire qu'en tant qu'Orientaux, nous comptons parmi les peuples « organiquement imparfaits » selon le point de vue de la civilisation occidentale. Le complexe d'infériorité par rapport au monde latin provoque un sentiment de dépossession de la culture slave. Simultanément pourtant, l'image d'une communauté culturelle slave réveille le spectre de « l'impérialisme russe » et de sa slavophilie autrefois de rigueur. L'essai de Jerzy Pilch, *Désespoir à cause d'une charrette perdue* apparaît comme une chronique des transformations politiques et idéologiques qui ont suivi l'année 1989, et place à ce titre l'accent sur les mutations politiques et l'immuabilité concomitante des mentalités. L'ouvrage débute par un chapitre consacré à « L'Européen dans les basses-cours slavonnes », placé sous l'égide d'une citation empruntée à Miłosz :

Dans l'ombre de l'empire, avec les poules, dans les basses-cours slavonnes
Apprends à aimer ta honte, car elle t'accompagnera toujours
Et ne te quittera pas, quand bien même tu changerais de pays.

La posture de Miłosz témoigne du climat fataliste qui irrigue les généalogies slaves et les relations polono-russes. Pourtant, la situation a changé, bien que se soit maintenue la célèbre « âme slave ». Il faut s'arracher au cercle vicieux des soupçons qui voient partout alternativement de la russophilie et de la russophobie.

Le masculin et le féminin

Les études consacrées à l'identité culturelle du genre révèlent l'existence de liens entre la sexualité et la construction d'un idéal national, voire nationaliste. Le nationalisme en effet est un mouvement viril, qui se construit à l'écart de toute impureté et de toute entorse à ses principes. George L. Mosse estime ainsi que l'idéal nationaliste viril s'est renforcé en rejetant une féminité méprisée et en inventant des contre-modèles fantasmatiques : le Juif, l'homosexuel, la femme de mauvaise vie, l'hystérique. Les différends de la Pologne et de la Russie peuvent également se comprendre, du point de vue de la critique postcoloniale dans les termes du masculin et du féminin. Dans ce cadre, celui qui règne est un homme, celui qui est soumis est une femme. Voici la preuve frappante d'un tel mode de pensée : envoyé dans le Royaume de Pologne en tant que légat, Aleksander Koszelow a rédigé en 1866 une note à destination du tsar Alexandre II, pour évaluer la situation de la Pologne dans l'orbite de l'empire russe et envisager des méthodes d'intégration. Estimant qu'il avait acquis une bonne connaissance du tempérament polonais, il jugea nécessaire d'énoncer également quelques réflexions sur ce point. Voici le résultat de ses honnêtes considérations : le Polonais est irrationnel, menteur, faux, dépendant, sournois. « Les Polonaises présentent les mêmes défauts, et même à un degré plus élevé encore que les hommes. [...] C'est pourquoi on ne s'étonne guère que les femmes, en Pologne, dominent les hommes. Dès lors que les défauts évoqués plus haut se manifestent en général plus souvent chez les femmes que chez les hommes, la « féminité » est assurément le mot qui définit le mieux et le plus précisément le caractère des Polonais. On comprend dès lors pourquoi, les Polonais quand ils ont acquis l'indépendance n'ont pas su garder un État autonome, et pourquoi les intrigues intérieures et extérieures ont fait l'essentiel de leur vie politique et sociale ». C'est pour la même raison, selon Koszelow, que le catholicisme, perclus de mensonges et d'intrigues, convient au tempérament des Polonais.

À ce monde d'hypocrites et de fillettes, l'auteur oppose la franchise « d'une âme russe virile et la sainteté de notre Église ». Le Russe est viril, grave, sage et confiant, et l'Église orthodoxe juste et tolérante. Les conclusions à tirer de cette confrontation sont évidentes et d'une limpidité toute politique : « Nous disposons de tous les moyens nécessaires pour vaincre les Polonais, conquérir la Pologne et nous en rendre tout à fait maîtres. » C'est tout à fait comme si nous lisions l'un des nombreux extraits cités par Said, et où les peuples vaincus et colonisés sont féminisés avec mépris sous la plume d'auteurs anglais ou français. Le discours colonial présupposait que l'Occident viril devait soumettre l'Orient féminin et trouvait dans cet adage une justification suffisante. Pour Koszelow, la Pologne était bel et bien un « Orient » de ce type.

Un modèle emmêlé

La Pologne se montra pourtant capable « d'être un homme » – notamment quand elle colonisait elle-même des terres orientales – l'Ukraine ou la Biélorussie. De nos jours encore, les Polonais ont conservé envers ces pays des réflexes coloniaux : ils les considèrent comme culturellement inférieurs et estiment qu'ils sont tenus de se plier à une raison polonaise « plus légitime », en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer un passé historique. C'est la veine de Sienkiewicz, chantre de la splendeur impériale. Stefan Swieżawski avait très bien saisi les risques qu'une telle posture représentait pour la société et l'Église polonaises. « En nous, ce que j'appelle la "Pologne de Sienkiewicz" a des racines profondes. Henryk Sienkiewicz était assurément un auteur de génie, mais les modèles qu'il nous a légués et qui ont formé des générations entières, sans aucune réflexion critique, sont affreux. Ils regorgent de haine et de mépris pour les autres peuples, les autres cultures – alors même qu'elles nous sont proches et même voisines – pour les autres religions. En vivant à travers ces idéaux, nous ne serons jamais une nation ouverte, tolérante, œcuménique. L'Église sera le reflet de la société. » Sienkiewicz est au fondement du mythe des confins, qui est si décisif pour l'identité polonaise : celle-ci cependant doit se départir de ses prétentions à la supériorité culturelle. La permanence d'une mentalité à la Sienkiewicz, ou post-Sienkiewicz occulte une tension qui prend des formes parfois extrêmes, entre une « communauté » fondée sur l'appartenance nationale et religieuse et la « diversité » culturelle des sociétés contemporaines.

Les représentations d'un rempart impérial ont ressuscité dans l'entre-deux guerres. La résistance qu'on leur opposa fut faible, mais elle ne manquait pas de piquant. Comme le rapporte Janusz Tazbir, Antoni Słominski, émigré en Angleterre et épuisé par la rengaine impériale, écrivait en 1941 : « Nous voulons vivre dans un pays ordinaire. Pas sur une barricade, ni dans un bastion, ni dans une citadelle, ni sur un rempart, mais dans un pays ordinaire. Nous ne voulons pas de mission historique, ni de position de commandement, nous ne voulons pas de rang de puissance, ni d'impérialisme ». Ces mots trouveraient à s'appliquer également à la rhétorique contemporaine soucieuse d'une fierté polonaise qui passe par l'affirmation d'une grande nation.

Considérer depuis cette perspective l'actuel état de notre conscience culturelle permet de déchiffrer en son sein un certain modèle emmêlé. Nous sommes un pays postcolonial qui, en même temps, – c'est ce qui arrive parfois – ressent un sentiment de supériorité envers son ancien colonisateur, la Russie. Sur ce point, nous nous sentons et nous nous sommes toujours sentis comme une Europe en lutte contre la barbarie asiatique. En tant que latins véritables, en tant que catholiques, en tant qu'Européens baignés de culture méditerranéenne, nous ne pouvons guère nous identifier aux Slaves, car cela nous contraindrait à nous rapprocher du « pire » russe. Mais, en tant qu'habitants d'un pays postcolonial, nous ne sommes pas non plus de vrais Européens, parce que, en tant que Slaves, nous arrivons toujours seconds, parce que portons l'empreinte cet « avilissement » russo-slave. Nous avons été à la fois un pays colonisé et un pays colonisateur, qui soumettait ses frères slaves. Aujourd'hui encore, nous éprouvons envers eux un sentiment de supériorité – tout en nous sentant en quelque sorte

apparentés à leur « infériorité ». Il en va d'ailleurs de même en ce qui concerne le rapport des Polonais aux Juifs.

Dans ce nœud terriblement emmêlé, il arrive régulièrement que prenne le dessus une mégalomanie nationale aux traits virils, qui donne l'impression de trancher à notre profit le problème de « l'infériorité » et de la « supériorité », du « pire » et du « meilleur » – et en l'occurrence le problème du pouvoir et de la domination.

C'est précisément là ce qui rend notre vie insupportable – dans le cercle infernal de la domination, de l'imposition, de l'esclavage, du grandissement et de l'humiliation, dans la lutte continue pour la reconnaissance d'une mythologique grandeur ou supériorité, dans la démonstration incessante de notre vanité et de notre envie de nous hisser au-dessus des autres. Witkacy parlait à cet égard « de la foutue vacuité de la noblesse », héritée là encore des petits royaumes des confins : « C'est de là que vient la tendance qu'a tout Polonais à se hisser, fût-ce sur la pointe des pieds, pour paraître plus grand, à se créer ce que j'appelle "un panache d'orgueil", une construction factice qu'il porte au-dessus de lui, vide mais décorative, qui a pour but d'illusionner les autres sur la valeur réelle de la tête qu'il dissimule. Une éternelle insatiabilité et une éternelle tension pour se dépasser, pour vivre au-dessus de son état, au sens aussi bien physique que spirituel, dès lors qu'il s'agit du sentiment de sa propre importance et de l'étendue de son pouvoir – autant d'éléments qui comptent désormais parmi les traits fondamentaux de presque chaque Polonais. » Qu'il saute enfin, ce « panache d'orgueil », et avec un grand boum !

La crise de l'identité polonaise, la crise du patriotisme, la crise de la culture traditionnelle, manifestes dans les déclarations d'adieu à la Pologne, imposent d'envisager la formation d'un imaginaire polonais alternatif. Ce dernier doit en finir avec les résidus hérités du messianisme et de la mégalomanie nationale. Celle-ci est en effet en contradiction flagrante avec la réalité de la Pologne actuelle, sa faiblesse économique et politique. Plus encore, elle rend impossible toute prise de distance vis-à-vis de soi-même, empêche de renoncer aux prétentions à la domination, au mépris et à l'indifférence envers « les autres ». Pour les comprendre, il faut créer un autre récit, il faut raconter « une autre histoire ». Est-il possible d'essayer de reconstruire une société confiante et capable d'empathie, tout en ayant conscience des mécanismes sous-jacents au capitalisme, qui tendent à l'engloutissement de la sphère culturelle dans le système économique et à la transformation des biens spirituels en biens de consommation ?

Malgré les vœux pieux et les affirmations mensongères, la Pologne d'aujourd'hui n'est pas un État multiculturel. Le sentiment douloureux d'une crise de la culture tient précisément à la monotonie de ce que Kuczok appelle le « polono-catholicisme », à la méfiance envers la diversité, à l'incapacité à desserrer l'armure d'une polonité mégalomane et vaniteuse, à l'emprise d'un contrôle moralisateur sur toutes les manifestations de la vie. La Pologne est un monolithe pauvre et plat, en majorité nationaliste et catholique. C'est pourquoi elle s'acharne tant sur ceux de ses citoyens qui souhaitent lui préférer une Europe comprise comme un espace de liberté culturelle. On pourrait tenir le coup ici, même sans le soleil du

Sud, si seulement notre culture était plus diversifiée, plus émancipée des obsessions coloniales et postcoloniales, en un mot plus « colorée ».